

## *Le même-compteur*

Avez-vous déjà compté les rayures blanches d'un passage piéton ?

Totalement inutile, complètement absurde. Compter ces rayures, très légèrement bombées, qui brillent dans le soleil d'hiver, en traversant la rue pour atteindre l'autre rive. Avancer le pied, avec toutes les précautions du monde, pour ne pas tomber au fond du gouffre d'asphalte. 17 rayures. Un superbe nombre premier. Indivisible autrement que par lui-même ou par 1. Lui vous dira que c'est un bon nombre, solitaire et sans ami.

Compter les rayures des passages piétons ne lui suffit pas, il fait pareil avec tout ce qui lui tombera sous les yeux. Et pas à peu près, non, avec tout le sérieux et la précision dont il est capable. Les nuages qui parcourent le ciel, les oiseaux qui se perdent dans les nuages, les fils électriques sur lesquels les oiseaux se posent, les fenêtres sales de tous les immeubles de la 1<sup>re</sup> rue d'Ikebukuro Ouest que relient ces fils électriques. Et c'est seulement quand il a ainsi transposé le monde en chiffres que pour la première fois il se sent en sécurité.

Des journées passées à compter ses respirations, à dénombrer les battements de son cœur, pour être sûr

qu'il est lui-même. Il disait qu'il n'était pas un humain. Non, un simple compteur, pas un humain. Pas un être analogique aussi approximatif et peu fiable.

Le jour où je l'ai rencontré pour la première fois Square Ouest était, paraît-il, le 3 869<sup>e</sup> jour depuis sa naissance. Et j'étais la 22<sup>e</sup> personne qu'il croisait ce jour-là.

Bon, d'accord, être l'un de ces humains analogiques et approximatifs, ce n'est pas une mince affaire, mais vivre comme un simple compteur, ce n'est pas simple non plus.



C'est à peu près au moment où la première vague de froid de l'hiver s'est abattue sur la ville que le môme a fait son apparition sur la place circulaire du Square Ouest. Les premiers givres pourraient de blanc les interstices entre les pavés, le vent du nord fouettait les corps habitués à la fraîcheur en cette fin novembre où il a surgi en faisant cliqueter son compteur. Ce genre de compteur métallique que des étudiants en veine de petit boulot font cliqueter au passage des gens dans une rue. *Clic clic clic clic.*

Un microbe, qui ne faisait pas 1 mètre 40. Et maigrichon avec ça, il ne devait pas dépasser les 30 kilos. Il aurait dû normalement être à l'école, dans une classe, en train de suer sur des fractions élémentaires, mais non, en pleine journée, il était là assis tout seul sur un banc de la place circulaire. Enfin, assis, faut le dire vite. Il était là à enjamber ce banc fait de gros tubes d'acier, à grimper dessus, à s'appuyer contre lui,

à s'allonger sur lui, à passer en dessous, bref il ne restait pas immobile une seconde. Et tout en bougeant ainsi frénétiquement, avec les compteurs qu'il tenait dans les deux mains il dénombrait, *clic clic clic*, tout ce qui lui tombait sous les yeux dans ce parc hivernal.

West Gate Park, à quelques minutes à pied de chez moi, est comme un grand balcon qui prolongerait ma chambre, si bien que je me suis retrouvé à observer ce même tous les jours. De toute manière, je suis bien incapable de rester indifférent dès que je vois quelqu'un d'un peu bizarre (peut-être parce que je suis moi-même désespérément sain et normal).

Il était toujours habillé pareil. Un jean, des baskets montantes, un tee-shirt et un anorak. Pour une raison mystérieuse, il portait aux coudes et aux genoux des protections comme en ont les champions de half-pipe de skateboard, et un casque.

Un après-midi, je me suis assis à côté de lui. Il était en train de comptabiliser tous les gens qu'il pouvait voir de cet endroit, les hommes de la main droite, les femmes de la main gauche, *clic clic clic clic*. Tous ces citadins qui marchaient à pas pressés dans les rues transies d'Ikebukuro sans lui prêter la moindre attention. Je ne cessais de lui jeter des regards furtifs tandis qu'il actionnait à une allure vertigineuse les boutons de ses compteurs. La lanière de son casque qu'il n'avait pas attachée pendait à côté de son menton.

De grands yeux bridés qui se relevaient légèrement vers les tempes, un petit nez rond, des lèvres comme d'épais pétales. Il souriait, insensible à tout ce qui l'entourait. Pas le genre de sourire qui vous lie à quelqu'un, qui s'adresse à quelqu'un. Un sourire qui

prouvait que vous n'étiez pas relié au monde. Qui resterait intact, quoi qu'il puisse arriver dans ce monde ou aux autres. Voilà ce que ce sourire proclamait. Un sourire aussi pur que la surface d'un lac, caché dans les profondeurs d'une forêt où personne ne s'aventurerait jamais, qui reflétait d'un bleu encore plus sombre le ciel d'hiver.

En voyant ce sourire, quelque chose a vacillé en moi. Un même qui à dix ans souriait comme ça, vous auriez pu le laisser tomber ? Et c'est comme ça que je me suis trouvé embarqué dans ses emmerdes à lui.

Erreur n° 1.



Le jour où j'échangeai pour la première fois quelques mots avec ce même-compteur, il pleuvait.

On était déjà en décembre, et à l'approche de Noël les rues d'Ikebukuro retentissaient du vacarme d'une guerre commerciale débile. L'anniversaire du fils de Dieu, jour tout désigné pour que les petits couples pas vraiment dégourdis se décident enfin à coucher ensemble. La ville regorgeait d'affiches destinées à pousser à la consommation la clientèle féminine, avec des filles ravies de se montrer si mignonnes, non mais regardez comme je suis mignonne. Le Bon Dieu de ce pays, c'est mignon mignon + donner envie + des nombres avec le plus de chiffres possible.

Ce jour-là, un ciel nuageux couvrait comme une planche grise les rues bruyantes. On avait l'impression d'être enfermé dans une pièce au plafond trop bas. Où on se sent à l'étroit, mais bizarrement en sécurité. Je revenais de je ne sais trop où, un parapluie

de vinyle suspendu à la poche arrière de mon jean XXL, et je marchais le dos rond comme pour éviter de me cogner la tête au ciel.

Alors que je pénétrais dans le Square Ouest par l'entrée côté magasin Tôbu, une pluie mêlée de neige fondue a soudain enveloppé d'un voile blanc les buildings aux alentours. En s'éparpillant sur les pavés, la neige fondue faisait vibrer le sol comme la peau tendue des timbales. Tous les êtres humains dans le parc semblaient comme aspirés vers les lieux protégés par un toit.

Lui seul restait assis sur son banc, activant son compteur à une vitesse qui paraissait dictée par l'énergie du désespoir. Comme s'il s'efforçait de finir de tout dénombrer avant que tombent les gouttes de pluie. Je me plantai devant lui. Et lui tendis le parapluie.

— Pour toi.

Il parut stupéfait que je lui adresse la parole. Son sourire s'est congelé. Il gardait les yeux levés vers moi, sans dire un mot. Et pendant ce temps, *clic clic clic clic*, le compteur continuait à s'activer.

— Prends-le. J'habite juste à côté. Tu vas attraper froid.

Il eut une réaction étrange, et se mit à fouiller frénétiquement dans la poche intérieure de son anorak. Pour en sortir un porte-monnaie de nylon rouge retenu par une ficelle. Il détacha avec un bruit d'enfer le scratch et prit une pièce qu'il me tendit. Dans sa petite paume, la pièce de 500 yens avait l'air d'une médaille d'argent des J.O. J'ai fait non de la tête.

— Pas la peine. C'est pas pour le fric. Ça fait un bout de temps que je te vois là dans le parc. Et je me demandais ce que t'y fabriques.

Il prit le parapluie avec un air intrigué, avant de me sortir avec la plus extrême politesse :

— Je vous remercie. Comment vous appelez-vous ?

On aurait cru une réplique que lui auraient soufflée ses parents. Je lui ai dit mon nom. MA-JI-MA MA-KO-TO. Le compteur a cliqueté six fois.

— Et toi ?

— Tada Hiroki.

Cette fois, son pouce n'a pas bougé. Il paraissait calmé. Son sourire inatteignable était revenu. Il semblait ne plus être disposé à me parler. Il a recommencé à activer frénétiquement son compteur, comme si je n'étais plus là. Il pleuvait de plus en plus fort, si bien que je suis rentré chez moi. Mon bombardier de cuir, je n'avais pas à m'en soucier, mais mon jean trempé me collait aux cuisses et je devais me changer.

Drôle de môme.



Le lendemain, beau fixe. La pluie de la veille avait essoré la grisaille et un ciel étincelant comme un miroir qu'on viendrait de polir couvrait les rues d'Ikebukuro. J'étais assis sur un banc de la place circulaire du square en profitant d'une pause au magasin quand j'ai vu Hiroki quitter un banc à l'autre bout pour se diriger vers moi. Il s'approchait en traversant cette place qui fait bien cinquante mètres de diamètre, les jambes prises dans une agitation frénétique. Comme s'il jouait à une marelle où il en allait de sa vie. Un pas en avant, un pas sur le côté, tout ça pour éviter les joints de pavés. Et parfois, ne sachant

plus dans quelle direction poursuivre, il se figeait complètement.

Dix minutes plus tard, il était debout devant moi, les yeux brillants de l'exploit qu'il venait de réaliser.

— 327 pas. Mon record.

Ne sachant quoi lui répondre, je décidai de me comporter avec lui comme avec une fille que je rencontrerais pour la première fois. Flatter, flatter, encore flatter.

— Génial, Hiroki.

Le rythme auquel cliquetaient les deux compteurs dans ses mains fit un bond, comme le moteur d'une moto qu'on ferait rugir.

— Hier, tu m'as payé un parapluie. Alors aujourd'hui, tu dois me laisser te payer quelque chose.

Sourire qui semble adressé à une personne installée sur une autre rive. Hiroki sort de nouveau son porte-monnaie et ouvre tout grand le compartiment à pièces.

— Tu vois, j'ai de l'argent, ne t'en fais pas.

Le porte-monnaie de nylon aux bords effilochés était plein à craquer de pièces de 500 yens. J'ai dû avoir l'air un peu étonné.

— Tu n'as pas d'argent, toi ? Je peux t'en donner.

Pas la peine, je lui dis. Ça pourrait être marrant de boire un pot avec ce même. On s'est lancés dans une marelle qui devait nous mener loin, si loin, vers le café situé de l'autre côté de l'horizon.



Notre destination, c'était le Pronto qui se trouvait en face du square, de l'autre côté de la rue. Largeur de

la chaussée + largeur des deux trottoirs = pas plus de 5 mètres à franchir. Encore heureux que j'aie choisi le café le plus proche. Hiroki allait à la vitesse d'un escargot qui aurait des chaussures qui ne sont pas à sa taille. J'ai bien pensé le jucher sur mon épaule et courir, mais il y avait dans son expression un je-ne-sais-quoi qui faisait hésiter à le toucher. Je ne sais plus quel écrivain parlait d'un « endroit où s'occuper des choses de l'âme », mais en tout cas dans le sérieux qu'il mettait à marcher ou à compter, il y avait une spontanéité transparente qui surgissait du plus profond de son cœur. Et c'est quelque chose que vous devez respecter, quel que soit l'âge de la personne que vous avez en face de vous.

Quand vingt minutes plus tard nous sommes enfin entrés dans le café, j'étais épuisé. Qui aurait imaginé que sortir à pied de West Gate Park soit une aventure pareille ! A l'idée que la vie quotidienne de ce même n'était faite que de moments de ce genre, j'étais saisi de vertiges. Nous nous sommes installés à une table près d'une fenêtre qui donnait sur le square presque désert en cette journée d'hiver. Hiroki grimpa sur le tabouret haut comme s'il l'escaladait. Alors qu'il s'était montré si circonspect quand il se déplaçait, il a semblé ne pas pouvoir tenir en place dès qu'il s'est trouvé assis. Il faisait cliqueter ses compteurs sans interruption et ne cessait de gigoter.

— Toi aussi, t'es LD ? me demanda-t-il, par-delà la tasse de café au lait et le moelleux au chocolat qui nous séparaient. Sur son visage, toujours ce même sourire détaché. LD, *learning disability*. Un état caractérisé par des troubles de l'apprentissage dans une discipline spécifique ou dans toutes les disciplines, en



l'absence de tout retard intellectuel. Cause inconnue. L'école déclare forfait. Il croyait sans doute que j'étais moi aussi LD puisque comme lui, je traînais au square dans la journée.

— Peut-être bien. J'avais de mauvaises notes. Mais du temps où j'allais à l'école, il n'y avait pas encore de LD.

Il eut l'air étonné. Pour une raison inconnue, il s'assit sur les talons, toujours juché sur le tabouret.

— Il n'y en avait pas avant, alors qu'on est cinq dans ma classe !

Oh que si, il devait y en avoir plein aussi avant, me dis-je. Mais on les abandonnait à leur sort et on les oubliait. Aujourd'hui, il y a tout ce qu'on veut comme fichiers bien pratiques dans lesquels on peut ranger les mêmes après leur avoir collé des étiquettes.

— Dis-moi, pourquoi tu n'arrêtes pas de compter ?

Un air de fierté s'ajoute à son sourire détaché. *Clic clic.*

— Parce que les nombres, c'est la seule chose vraie, tout le reste c'est du faux.

— Tu crois ça ?

— Oui, il y a des gens qui peuvent vivre sans rien, mais d'autres qui ont besoin des nombres. Pour connaître le monde, il faut le compter. Dans ce café, il y a 26 choses à la carte, si on commandait tout, on en aurait pour 7 860 yens. Tout à l'heure, tu as réussi à sortir du square en faisant 213 pas de moins que moi. J'aimerais bien que tu m'apprennes à marcher comme toi.

Bon, effectivement, il ne semblait pas souffrir de retard intellectuel. Un même terriblement affûté dès

qu'il s'agissait de nombres. J'étais bien incapable de ce genre de calcul mental.



Ensuite, on a parlé de choses et d'autres pendant une demi-heure. Une fois son gâteau terminé, Hiroki sortit un petit truc de la poche à fermeture éclair de son anorak. Une boîte à lentilles de contact ? Il ouvrit la boîte blanche semi-transparente. L'intérieur était séparé en petits compartiments, dans lesquels étaient réparties des pilules aux jolies couleurs.

D'un geste assuré, il prit trois sortes de médicaments et les avala avec de l'eau. Je ne lui ai pas demandé ce que c'était. J'ai juste détourné le regard, discrètement.

— Ça, c'est le médicament qui empêche que mon cerveau se mette à fonctionner de plus en plus vite. Si je ne le prends pas, je peux rester à hurler toute la journée. Celui-là, l'ovale, ce n'est pas un médicament, mais un complément alimentaire... me dit-il en me montrant l'intérieur de la boîte.

Il avait immédiatement réagi à mon hésitation et à ma curiosité. Un même d'une sensibilité délirante.

— Du DHA qui rend intelligent...

Nouveau sourire lointain. Moi, j'aurais voulu voir la tronche de parents qui donnaient à prendre en même temps à leur même des tranquillisants et des compléments alimentaires (!).

— Dis voir Makoto, tu as un portable ? Tu me donnes ton numéro ?

— Oui. T'as de quoi noter ?

— Pas la peine, il suffit que tu me le dises.

Je trouvai ça bizarre, mais bon je lui donnai mon numéro à douze chiffres. Son sourire détaché s'est figé, et j'ai vu son regard, sous ses paupières effilées, devenir vague. Il semblait reculer loin, de plus en plus loin au fond de ses grands yeux. Puis *clac*, l'interrupteur bascula, et le fameux sourire revint.

— T'as vraiment retenu mon numéro, là ?

— Oui, je ne l'oublierai pas, aucun risque.

Et le voilà qui me sort mon numéro. Avec une expression blasée.

— T'as un truc pour retenir les chiffres ?

Son sourire devient celui d'un gamin fier de lui. Enfin, je ne sais pas trop ce que c'est qu'un sourire de gamin, mais passons.

— Comme t'es quelqu'un de bien, je vais t'expliquer.

Et Hiroki de se lancer dans un truc qui faisait penser à du rap ultra speedé.

— KFC, Skylark, KFC, Denny's, Denny's, Yoshinoya, Mcdo, Skylark, Mister Donut, Yoshinoya, Gusto, Mcdo. Voilà ton numéro.

— C'est quoi ça ?

— Si on essaie de se rappeler les chiffres, on y arrive pas. Il faut les transposer dans la tête en goûts. Et ensuite, si possible, il faut se rappeler non pas le goût de chacun, mais leur lien. Tu comprends ?

*Clic clic clic.* Pas de répit pour le compteur. Je lui dis franchement que j'étais largué. Ce n'était pas possible, son truc.

— Réfléchis. Si tu manges une glace après des ramen, t'as un drôle de goût dans la bouche, comme un médicament, non ? Alors tu n'as plus qu'à te souvenir de la manière dont les goûts se suivent. Si tu

prends du gingembre de Yoshinoya et ensuite un double cheeseburger de chez Mcdo, t'as dans la bouche un goût de carton mouillé. Fastoche !

Nouveau sourire supra détaché. Je déclarai forfait à mon tour. Je lui dis que la prochaine fois qu'on se verrait, il fallait qu'il me réexplique tout ça en détail, puis on est sortis du café. Je pourrais peut-être utiliser ça dans la chronique que je tenais. Je l'ai regardé s'éloigner, debout dans la rue d'hiver, jusqu'à ce que son dos menu disparaisse dans la bouche de métro.

Pendant les sept minutes critiques où ce même de dix ans parcourait les quinze mètres d'un trottoir plus dangereux qu'un champ de mines.



Ce soir-là, mon portable a sonné alors que j'étais en train de vendre des pommes Fuji d'un si beau rose qu'on les aurait crues passées dans de la teinture (500 yens pièce !). Je le portai à l'oreille : une voix de femme mûre. Que je n'avais jamais entendue. En dehors de mes tantes et grands-tantes, je ne connais aucune femme qui ait passé la quarantaine.

— Excusez-moi de vous déranger. Je m'appelle Sharon Yoshimura. Yoshimura est mon nom de scène, maintenant je porte celui de mon mari, Tada. Merci de vous être occupé de mon Hiroki aujourd'hui.

Surprise surprise. La mère de Hiroki était une célébrité. Je ne suis pas trop au courant, mais je crois que dans sa jeunesse c'était une belle actrice qui avait eu pas mal de succès. Aujourd'hui, on la voit parfois dans des talk-shows à dix-neuf heures où des invités

donnent des conseils à des gens qui songent à divorcer (un spectacle du tonnerre). Une ex-vedette d'âge mûr qui d'un air distingué va assener des commentaires bien sentis avec lesquels on ne peut qu'être d'accord : « Mais franchement il est nul, votre mari, qu'est-ce que vous attendez pour le larguer ? » Bref, une de ces célébrités dont on se demande de quoi elles peuvent bien vivre. Mais non, elle ne me dérangeait pas, je lui dis.

— Hiroki était ravi. Il m'a dit que pour la première fois il s'était fait un ami Square Ouest. Alors j'aurais bien aimé vous rencontrer une fois pour vous remercier. Qu'en dites-vous ?

Son ton laissait deviner qu'elle n'imaginait pas une seule seconde que je puisse refuser, mais de fait ça ne m'ennuyait pas de la voir. Elle pouvait venir quand elle voulait, lui dis-je en lui donnant l'adresse du magasin.

— Tiens, vous êtes 1<sup>re</sup> rue ouest ? J'ai souvent fait la fête par là quand j'étais jeune.

Tiens donc. Aucune fille de bonne famille ne traîne dans le coin. La conversation était finie, elle avait coupé. Un souïlard m'appelait :

— Hé toi, là, je veux des pommes je te dis, hé des pommes !

L'idée de les lui compter 2 000 yens pièce m'a traversé l'esprit.



C'est le lendemain, en fin de matinée, que la voiture s'est glissée dans l'étroite 1<sup>re</sup> rue ouest. Dans un doux rayon de soleil d'hiver, j'étais en train de disposer des

pommes, des melons, des mandarines si bien formées qu'on les aurait crues issues d'un seul moule quand j'ai entendu une voiture s'arrêter doucement. Je levai les yeux : une Mercedes gigantesque. Une carrosserie noire bien plus longue que notre devanture. Dans les autres magasins, tous les voisins regardaient d'un air ahuri cette bagnole qui devait coûter autant qu'une maison. Un chauffeur descendit et ouvrit la porte arrière. Un pied glissé dans un escarpin blanc prétentieux effleura le sol.

— Monsieur Majima, s'il vous plaît ?

Des lunettes de soleil qui cachaient la moitié du visage. Un teint aussi pâle que le tailleur d'un blanc immaculé. Elle était plus petite que je le croyais. Elle répandait le parfum typique des femmes dégrossies par le fric. Je posai ma mandarine, me redressai et lui dis que c'était moi. Derrière les verres noirs, les yeux me jaugent des pieds à la tête. Elle finit par acquiescer.

— Allez, montez, je vous invite à déjeuner.

Devant le magasin, ma mère dardait sur elle le regard peu amène qu'elle réserve aux armées d'occupation. Je grimpai dans la Mercedes qui n'avait rien à envier à un coffre-fort. En tout cas, telle mère, tel fils, ils aimaient régaler dans cette famille.



Le silence régnait dans le carrosse. Rien d'étonnant si les gens qui ont l'habitude de se trimballer dans ce genre d'engin s'imaginent que tout est calme en ce bas monde. Le carrosse s'engagea dans le carrefour à cinq branches devant la gare pour

tourner avec une majestueuse lenteur en direction d'Ikebukuro Ouest. Il s'engouffra finalement dans le parking de Tôhôkaikan, en face du théâtre des Arts. Abandonnant là le chauffeur, nous avons franchi une porte automatique. Le regard qu'il me lança m'a marqué. Celui d'un chien de chasse qu'on retiendrait de se jeter sur sa proie. Pas vraiment gentil, le toutou.

Le Tôhôkaikan est un immeuble spécialisé dans les cérémonies de mariage, avec des chapelles, des salles de banquet, et tout ça d'un luxe qui dépasse à Ikebukuro. Je passe tout le temps devant, mais c'était bien la première fois que j'y mettais les pieds. Sharon Yoshimura était manifestement une habituée. Au restaurant, un garçon se précipita pour nous guider vers une table réservée près des fenêtres d'où on voyait un jardin japonais. Avec mon blouson de cuir défraîchi et mon jean, je faisais tache. Sur la nappe blanche, des fourchettes et des couteaux en si grand nombre qu'on aurait pu se lancer dans une opération de neurochirurgie, et des verres à vin tellement gigantesques qu'on aurait pu leur faire gober tout cru un pamplemousse. Ça m'a coupé l'appétit.

— Vous n'avez rien contre le vin ? me dit-elle avec un sourire et sur ce, voilà notre Sharon Yoshimura (franchement, quel nom débile pour une Japonaise cent pour cent pur jus) qui commande une bouteille au nom interminable.

— Qu'est-ce que vous faites, dans la vie ?

Sharon retira ses lunettes de soleil. Elle avait de grands yeux effilés comme Hiroki. Plus que la beauté, ils évoquaient la lassitude et la violence. Peut-être à cause des rides profondes qui les encadraient.

— Je garde la boutique, et une fois de temps en temps, j'écris une chronique pour une revue de mode.

Expression beaucoup trop admirative pour être honnête. Une déformation professionnelle due à la télé ? Chroniqueur, ça fait bien, mais je me contente en fait de transcrire et balancer tels que des sujets tout frais ramassés dans la rue. Et côté style, c'est zéro. Je gardai pour moi mes activités de solutionneur d'embrouilles.

— Hiroki ne va pas à l'école ?

— Non, son thérapeute dit qu'il ne faut pas l'y obliger. Mais pour tout vous dire, parfois, ça m'inquiète terriblement...

Et là, elle a poussé un bon gros long soupir. Elle surjouait comme les acteurs de films d'action. Le rôle de la mère aimante ?

— Pourtant, il y a quelque chose chez Hiroki. Une force qui vous attire. Qui fait qu'on ne peut pas ne pas s'en occuper.

Cette force, ça n'avait rien à voir avec l'âge. Ceux qui l'ont, l'ont déjà à deux ou trois ans, et ceux qui ne l'ont pas ne l'auront jamais. Une étrange séduction. Le visage de Sharon s'éclaircit.

— Merci. Je peux vous poser quelques questions ?

Ici a commencé un interrogatoire en règle.



La mère de Hiroki m'a interrogé systématiquement sur tout mon parcours. Où j'étais né, ma famille, mes études, mes amis, et mes rêves d'avenir ? Au moment où on nous apporta le dessert, un sorbet



au cédrat accompagné d'un cake au thé, elle m'avait arraché suffisamment d'informations pour rédiger un C.V. Ce qui est marrant, c'est qu'en racontant tout ça j'avais clairement le sentiment que ce genre de C.V. passait à côté de ce qui était au cœur de la vie. C'est particulièrement vrai pour un mec comme moi qui, où qu'il soit, se retrouve tout naturellement un peu à l'écart des courants dominants.

Et pourtant, ça a eu l'air de la satisfaire. Elle s'est tamponné la bouche avec la serviette qu'elle avait déployée sur son pantalon blanc, puis a sorti de son Birkin accroché au dossier de sa chaise une enveloppe. Sur laquelle mon nom était écrit au pinceau et à l'encre de Chine.

— Je ne voudrais pas que vous le preniez mal, mais j'ai un service à vous demander.

Elle a posé devant moi l'enveloppe de papier japonais bien rembourrée au milieu.

— Hiroki refuse de faire confiance aux hommes de mon mari. Alors je sais bien que vous êtes occupé et que vous n'avez pas beaucoup de temps à lui consacrer, mais si une fois de temps en temps vous pouviez jeter un œil sur lui... L'emmener déjeuner, ou comme l'autre jour, lui passer un parapluie s'il se met à pleuvoir. Vous comprenez, il est du genre à rentrer complètement trempé alors qu'il sait très bien que ça va lui donner de la fièvre. Et comme avec mon travail je ne peux pas facilement me libérer... Je vous en prie, acceptez.

— Le père de Hiroki, il fait quoi ?

Le visage de Sharon perd soudain toute expression. Sa peau devient tout à coup bien plus épaisse, comme si elle avait revêtu un masque de caoutchouc.

— C'est Tada Mikio, de la compagnie Toshiba Development.

Cette fois, c'est à moi de soupirer. Cette « compagnie » tient la moitié des boîtes à sexe d'Ikebukuro Ouest. Célèbre dans le coin. Mais pas pour ses vertus. En rivalité virile avec le groupe Hazawa auquel appartient le Singe.

— Je n'aurais peut-être pas dû vous demander ça...

Elle avait cette fois son visage de mère. Je me suis rappelé le sourire détaché de Hiroki, celui qui signifiait qu'il ne laisserait personne s'approcher de lui et lui faire du mal. Sans doute cette femme avait-elle une part de responsabilité dans le sourire que ce même s'était fabriqué, mais voilà ce que je me suis entendu dire l'instant suivant :

— C'est d'accord. Je ferai ce que je peux.

Fric ou pas fric, de toute façon, c'est ce que j'avais toujours eu l'intention de faire. Vous auriez pu, vous, laisser livré à lui-même dans Ikebukuro un même qui montre le contenu de son porte-monnaie à n'importe qui ?



Et voilà comment dès le lendemain je me retrouvai Square Ouest en train de bavarder avec Hiroki.

La première chose que j'ai faite, ça a été de l'emmener dans l'annexe sports du grand magasin Marui. On s'est dirigés à l'allure de l'alpiniste gravissant prise après prise une paroi verticale vers l'immeuble situé de l'autre côté du terminus de bus qui longe le square. A vol d'oiseau, cent mètres à peine, mais par

chance il y avait un feu et un passage piéton. Parce que, allez comprendre pourquoi, il traversait en sautant de bande blanche en bande blanche. Ça allait beaucoup plus vite que le trottoir.

Une fois dans le magasin, je l'ai emmené droit vers le rayon rollers. Sur les présentoirs au mur étaient accrochés des rollers de toutes les couleurs. Une vraie collection de chaussures du futur.

— Tu vois, Hiroki, avec ça, tes pieds n'auront pas à toucher le sol directement et tu devrais pouvoir te déplacer bien plus vite. Tu m'as payé le café l'autre jour, alors cette fois c'est moi qui paie. Prends ceux qui te plaisent et essaie-les.

De toute façon, c'était le fric de Sharon Yoshimura. Aucune hésitation à avoir. Je tendis la main vers les rollers juniors les plus chers. Trois lignes argentées sur le côté de coques en plastique noir luisantes comme des requins. Dessous, quatre roues alignées. Je les passai à Hiroki. Pas de changement dans son sourire détaché, mais ses joues avaient rosé. A croire qu'il était content. Un vendeur en polo se précipita vers nous en voyant Hiroki s'accroupir pour essayer de les enfiler. Je vérifiai juste que la taille allait et je les achetai. 20 000 et des poussières l'unité ! Quel pied de dépenser. Même si c'est le fric de quelqu'un d'autre, ça ne fait aucune différence.

Ce jour-là, jusqu'à la tombée de la nuit, entraînant de rollers Square Ouest. Une journée comme on n'en voit que dans les albums illustrés.



Trois jours plus tard, Hiroki maîtrisait ses rollers. Il n'aurait pas pu se livrer à des acrobaties, non, mais il pouvait aller tout droit, s'arrêter là où il voulait et franchir des marches. L'équivalent pour les rollers de mes capacités à écrire, en somme. Il avait de bons réflexes. Et ça nous a permis d'élargir nettement notre sphère d'activité.

J'ai emmené Hiroki chez nous au magasin, 1<sup>re</sup> rue Ouest. Ma mère, qui avait été glaciale avec Sharon, fondit devant lui. Il paraît qu'il lui rappelait le même que j'avais été ! Son air intelligent, je présume ? Peut-être parce qu'en célébrité qui se respecte sa mère y avait veillé, il se montrait extrêmement poli, et ma mère a été conquise d'un seul coup d'un seul. Elle a préparé pour lui un melon super-luxe tout juste ramené du marché, alors que moi je n'ai droit qu'à de la marchandise qui a commencé à pourrir. Discrimination inadmissible.

Je l'ai présenté aussi à Kazunori qui, pure coïncidence, s'est pointé au même moment. J'aurais cru que ces deux zarbis s'entendraient bien, mais ça n'a pas été aussi simple. Ils étaient tous les deux crispés, comme deux bêtes sauvages qui auraient flairé la même odeur. Je ne m'en suis pas soucié plus que ça, de toute façon il n'y avait rien à faire. Personne ne peut obliger des gens à bien s'entendre.

Quand je passais rue Sunshine avec Hiroki, les G-boys qui traînaient à droite à gauche nous envoyaient des signes de reconnaissance. Au début, ça lui a fait peur, mais il s'est vite habitué. Il traçait en rollers des cercles autour de moi à toute vitesse tout en renvoyant aux boys leur signe.

Le compteur dans sa main décomptait comme en chantant tout ce que contenait notre ville.



Un jour de cette troisième semaine d'un mois de décembre qui avait passé à la vitesse d'un rêve, on a poussé jusqu'au Denny's d'Ikebukuro Est. J'avais épuisé les fonds de Sharon et j'étais comme d'habitude à sec. On s'est donc partagé un pancake, et on a tué le temps avec le café dont on pouvait se resservir à volonté. Comme Hiroki imitait tout ce que je faisais et alors que ses poches contenaient près d'une centaine de pièces de 500 yens, il a pris aussi un café au lieu d'une glace bien qu'il n'aime pas ça. Le compteur était en pleine activité comme toujours. Après avoir compté les clients du resto, il a demandé un menu dont il n'en avait aucun besoin et s'est mis à calculer la somme des prix de tous les plats.

Par la fenêtre, on voyait le gratte-ciel de soixante étages de Sunshine City qui sciait en deux le ciel de Tôkyô d'un bleu vaguement cendré. La baie vitrée atteignait presque le plafond et pourtant le sommet demeurait invisible. Je ramenai mon regard vers des hauteurs moins inaccessibles : Zéro Un occupait le box au fond à côté de la fenêtre, autrement dit la place la plus cotée de la salle. Tout le monde l'appelle comme ça. Je suppose que ça doit s'écrire 01, mais j'en sais trop rien.

C'est la centrale de renseignements d'Ikebukuro et, à en croire la rumeur, le meilleur hacker de tout le nord de Tôkyô. Je n'ai jamais fait appel à lui. Pour les infos, j'ai les G-boys ou le réseau de mes potes, et je n'ai pas eu besoin jusqu'à maintenant des services d'un hacker. Un peu de tchatte et de bonnes jambes, c'est tout ce qu'il me faut.

A première vue, Zéro Un était tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Pas de bijoux, pas de maquillage, pas de piercings, pas de tatouage. Juste deux caractéristiques. Sur son crâne de skinhead rasé de près on distinguait deux lignes. Qui n'étaient pas dessinées. Ces lignes, qui saillaient de façon anguleuse, partaient du bord de l'implantation des cheveux sur le front et descendaient vers l'arrière du crâne en passant par le sommet. La rumeur disait qu'il s'était fait poser sous la peau des plaques de titane. Ça devait améliorer son coefficient de pénétration dans l'air, il devait courir vachement vite. On aurait dit les lignes qu'on trouve sur les casques des coureurs du Tour de France. De face, on aurait dit un démon avec ses petites cornes.

Mais plus encore que ses implants, ce qui vous frappait c'étaient ses yeux. Des yeux qui donnaient l'impression de vous regarder à travers un mètre au moins de couches de verre d'un gris extrêmement pâle. Comme si on plongeait dans un lac d'une transparence sans fond. Le genre de regard que devait avoir le prêtre qui s'est sacrifié à la place de prisonniers dans les camps pendant la deuxième guerre mondiale. Une centrale de renseignements quasi mystique.

Zero Un était toujours assis dans ce restaurant, habillé d'un vêtement de sport taille XL dans lequel son corps rachitique flottait. Il avait sa place réservée à cette table qui lui tenait lieu de bureau. Il avait cinq téléphones mobiles placés au bord de la fenêtre, là où on captait bien, reliés par modem aux deux portables ouverts devant lui. Et il attendait le client en mal de renseignements. Il octroyait ses infos aux clients perdus comme s'il partageait le pain sacré.

Je le regardais sans intention particulière quand je le vis prendre l'un de ses téléphones et faire un numéro du répertoire. Une fraction de seconde plus tard, mon téléphone sonnait. Avant même de décrocher, je savais que c'était lui.

— Makoto ?

Je confirmai. Les lèvres de Zéro Un restaient quasiment immobiles quand il parlait.

— Viens me voir.

— Je ne suis pas seul.

Zéro Un me fixait par-delà la vaste salle.

— Je sais. Le fils de Tada Mikio, hein ? Viens me voir seul, je te dis.

Je m'éloignai de la table où Hiroki comptait je ne sais trop quoi, *clac clac clac clac*, en lui expliquant que j'allais saluer une connaissance.



Il a continué à me fixer, tout le temps où je marchais vers son bureau. J'avais l'impression d'être un échantillon de je ne sais trop quoi dans un bocal de formol.

— Assieds-toi.

Voix qui évoque une fuite de gaz. Je me glissai sur la banquette de skaï qui lui faisait face. Les câbles de ses ordis étaient reliés à une prise au mur.

— J'ai l'accord du patron. Je suis l'un de leurs meilleurs clients.

Tu m'étonnes. Il passait chaque jour une vingtaine d'heures dans ce resto et passait commande en continu. Je le regardai dans les yeux.

— Je crois que c'est la première fois qu'on se croise. Qu'est-ce que tu me veux ?

Il ne sourit même pas.

— J'ai beaucoup entendu parler de toi, et ça doit être réciproque. On n'a jamais travaillé ensemble jusqu'à maintenant, mais ça se fera sûrement. Alors, j'ai un conseil amical à te donner.

Un blanc. Il plonge son regard dans le mien.

— Reste à distance du même Tada. Laisse tomber.

Ouais, facile à dire. Sa mère me l'a confié et en plus il se trouve qu'il me plaît, ce même. A moins qu'il veuille dire que Hiroki court un danger en restant près de moi ?

— Et pourquoi ?

Zéro Un me regarde toujours avec ses yeux étranges, en faisant un signe de la tête.

— Je te parle de risques potentiels pour l'avenir. Impossible d'en pointer les causes.

— Si tu ne m'en dis pas plus, je ne vois pas comment je suivrais ton conseil.

Pour la première fois, il rit. En se contractant, les muscles de ses maxillaires tendent la peau de son crâne. L'être humain rit de toute sa boîte crânienne. Ses cornes de titane saillent.

— Ces plaques, elles signifient quoi ? n'ai-je pu m'empêcher de lui demander.

— Des antennes, me répond-il, impassible.

Je ne voyais pas. Ce que je lui dis franchement.

— Ecoute, à chaque fois que quelque chose de nouveau apparaît, les gens disent que c'est de la technologie sans âme. Je ne suis pas de cet avis. Quand sont apparus les livres imprimés à une époque où on avait encore recours à la copie, on a dit qu'on n'y trouvait ni âme ni savoir. Et regarde maintenant ! Ils



sont là à dire que les caractères imprimés ont une âme, et que le Net n'en a pas.

Le bord des yeux de Zéro Un devenait de plus en plus clair, profond. J'y aurais jeté un caillou que j'aurais pu le regarder plonger indéfiniment.

— Je suis persuadé qu'il y a un message divin dont je suis le seul destinataire, quelque part au milieu des vagues de cet océan digital. Ces antennes sont là pour le capter. Et jusqu'au jour J, je resterai assis ici, à trier les informations et à les revendre à droite à gauche. Une sorte de phare au bord de cet océan.

Une fois délivrée sa sentence d'une voix rauque et atone, il sembla se désintéresser de moi. Il détournait d'ailleurs le regard.

— C'est bon, tu peux y aller. En tout cas, le conseil, je te l'aurai donné.

Je le remerciai et quittai la place. Je décidai de ne pas tenir compte de l'avertissement. Erreur n° 2.

Une vie à attendre, assis dans le coin d'un resto, un message divin destiné à lui seul. Dans cet océan, y avait-il aussi un signal pour moi, même si je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pourrait être ? Allô, allô la Terre, ici Dieu.



En fin d'après-midi, après avoir quitté Hiroki à la gare d'Ikebukuro, j'allai m'asseoir sur un banc Square Ouest pour passer un coup de fil. Ça faisait un petit moment que je n'avais pas parlé au Singe. La victime de tous les gros durs au collège était devenue une étoile montante du clan Hidaka affilié au groupe Hazawa. L'une de mes sources de renseignements sur

l'envers du décor. Il demeura silencieux même après avoir décroché.

— C'est moi, Makoto. Je peux te poser deux, trois questions ?

— Vas-y.

Depuis l'affaire de l'automne dernier, à en juger par la voix, il avait pris une sacrée assurance.

— Le commerce du sexe côté sortie ouest, qui c'est qui le tient ?

— C'est une partie qui se joue à trois. Nous, Toshima Development, et un gros groupe qui a son siège à Osaka. Tu sais, dans le business, c'est aussi la déflation, les nouvelles ne sont pas bonnes. On est obligés de baisser les prix, pour des prestations de plus en plus hard. Tout le monde est prêt à n'importe quoi pour survivre. Les vidéos clandestines, les salons de massage, les services à domicile, pour tout c'est devenu beaucoup plus difficile, en particulier depuis l'arrivée des gars d'Osaka. Avant, c'était 10 000 la vidéo, maintenant on trouve même des offres de trois pour le même prix.

D'après le Singe, la concurrence était féroce et le client en voulait toujours plus. Bien sûr, les organisations tenaient les commerces, mais les clients n'en avaient rien à faire du respect des hiérarchies. C'était l'un des rares secteurs de l'économie japonaise où les lois du marché, dictées par les désirs du consommateur, jouaient à plein. Demandez le programme.

— Et à propos de Toshima Development, que disent les rumeurs ?

Le Singe réfléchit un moment. Je regardais les flots de gens qui traversaient la place circulaire en direction de la gare. Il faut croire que Hiroki m'avait

contaminé, je me surpris en train de compter les salar-y-men qui passaient.

— Rien d'alarmant, il me semble. L'organisation est solide, ils ont du fric de côté. Ils peuvent voir venir, la menace n'est pas pour tout de suite. Ils sont en bisbille avec les mecs d'Osaka, mais bon, ça, c'est pareil pour nous.

— Et Tada Mikio ?

— On dit qu'il est raide dingue de son actrice, mais le boulot, il sait y faire. Parce que tu le cherches, Makoto ? A ta place, j'y réfléchirais à deux fois.

Moi, pas du tout, je lui dis. Je me remémorais le sourire supra détaché de Hiroki. Son côté Toshima Development, peut-être. Je posai une dernière question :

— La centrale de renseignements qui crèche dans un resto d'Ikebukuro Est, tu vois ? Le type, il est bon ?

— Tu veux dire le mec givré ?

Je ne savais pas s'il faisait allusion aux implants ou au côté New Age numérique, mais en tout cas je confirmai.

— Un peu cher, mais dans son domaine c'est un boss. Numéro de téléphone, adresse, plaque minéralogique, comptes bancaires, cartes de crédit, il te dégotera n'importe quoi pourvu que t'y mettes le prix.

Des yeux gris d'une effrayante profondeur. En somme, on ne pouvait rien lui cacher à ce Zéro Un. Je remerciai et raccrochai. Le Singe m'avait invité à aller manger du poisson-lune avec lui. Les gars du monde souterrain et les vedettes de la télé, même combat : ils préféraient passer du temps avec des gens ordinaires plutôt qu'avec leurs semblables.



Hiroki ne se montra pas Square Ouest en cette fin de semaine. Le dimanche, il le passait en famille, donc rien d'anormal. Mais le lundi, il n'était toujours pas là. Je me pointai Square Ouest toutes les heures, mais nada.

Il ne restait plus que onze jours jusqu'à la fin de l'année. Les rues d'Ikebukuro étaient en ébullition à l'approche de Noël et des vacances d'hiver. Assis sur des bancs de métal si froids que j'avais l'impression que mes fesses allaient y rester scotchées, je suivais des yeux tous les gamins qui pouvaient avoir l'allure et la taille de Hiroki. Depuis quand ce drôle de même avait-il pris tant d'importance pour moi ? A chaque fois que le vent qui s'engouffrait entre les immeubles secouait les ormes du square, j'avais l'impression d'entendre cliqueter ses compteurs.



Le mardi, à la place de Hiroki, c'est le chauffeur à la gueule de chien de chasse que j'ai vu apparaître. Square Ouest à l'heure de la pause déjeuner, où des employées de bureau en uniforme se promènent en se tenant par la main. J'étais assis comme à mon habitude sur un banc, quand deux paires de chaussures de cuir bleu foncé, surbrodées d'initiales gigantesques d'une marque inconnue, se plantèrent devant moi.

Je levai les yeux : le chauffeur, avec un comparse du même genre mais encore un chouïa plus brute. Cette fois, pas de costard, mais des blousons criards genre latino.

— Hé, c'est bien toi Majima ? T'aurais pas une idée de l'endroit où se trouve le fils du patron ? me dit le chauffeur d'une voix qu'il s'efforçait de rendre grave et menaçante.

Je commençai par me retourner. Derrière le banc, il y avait une autre brute, au délicat visage de mur d'escalade, qui se tenait là les bras croisés. Il me fixait d'un regard qu'il faisait glisser sous la fente de ses paupières.

— Pourquoi, Hiroki a disparu ?

Le chauffeur échangea un regard avec son voisin, l'air incrédule.

— La ferme. C'est moi qui pose les questions. Les jeunes d'aujourd'hui, on ne sait pas ce qui peut leur passer par la tête. Qu'est-ce que tu faisais lundi ? Tu ne l'aurais pas emmené avec toi par hasard ?

Hiroki avait disparu de chez les Tada ! Je me rappelai l'avertissement de Zéro Un. Ce n'était pas moi mais Hiroki qui était en danger, et j'allais me retrouver éclaboussé : c'était ça la signification du message ?

— Je n'ai pas vu Hiroki lundi. Si je l'avais emmené, il serait là avec moi, et si je l'avais kidnappé, je ne serai pas assis là tranquillement. A un endroit où même vous, vous avez réussi à me trouver.

Je vis écumer le mec qui voulut se jeter sur moi. C'est le chien de chasse qui le calma. A la niche. Ce demeuré était prêt à se battre Square Ouest en plein jour, à deux pas de la guérite des flics ! Décidément, le manque de main-d'œuvre qualifiée était criant dans tous les secteurs.

— Ecoute-moi bien. Si le fils du patron te contacte, t'appelles aussitôt ce numéro. Sinon, je t'envoie cet excité chez toi en pleine nuit. Compris ?

Et sur ce, d'une chiquenaude, le chauffeur fit voltiger contre ma poitrine la carte du groupe Toshiba Development.



Ce soir-là, alors que je gardais le magasin, je vis arriver Sharon Yoshimura fendant la foule de la 1<sup>re</sup> rue ouest. Même les soûlards s'écartaient pour la laisser passer. Autour d'elle tout paraissait plus lumineux comme si elle était sous les sunlights. Son visage mince était émacié de fatigue, son expression tendue avait la beauté d'un iceberg. Elle me jeta un regard suppliant.

— J'arrive directement des studios, je n'ai pas pris le temps de me démaquiller. Makoto, on pourrait parler quelque part ?

Je regardai ma mère. Elle avait comme moi perçu que Sharon n'était pas dans son état normal. Elle acquiesça en silence.

— Venez.

Je poussai la porte en bois qui se trouve sur le côté du magasin. Juste derrière, un escalier étroit mène à l'étage, là où on habite. Je la précédai et montai les marches grinçantes. Sharon salua d'un signe de tête ma mère et me suivit. Je traversai l'entrée et notre petite cuisine (je ne me vois vraiment pas appeler ça un dining-kitchen) et la conduisis dans ma chambre de sept mètres carrés. Je lui dis de se chercher un coin libre au milieu de tout ce qui jonchait le sol pour s'asseoir.

— Il paraît que Hiroki a disparu ?

— Vous étiez au courant ?

Je lui racontai que le chien de chasse s'était donné la peine de venir m'en informer. Sharon eut l'air embarrassé.

— Ça ne m'étonne pas de mon mari. Hiroki est parti lundi matin en disant qu'il se rendait Square Ouest et n'a pas réapparu depuis. On l'a enlevé.

Elle avait effectivement l'air inquiet. Mais son « On l'a enlevé » était dit un peu trop calmement. Qu'est-ce que ça cachait ?

— Mon mari ne veut pas perdre la face, alors il refuse de prévenir la police, reprit-elle avec colère. Il a l'air de soupçonner une des organisations concurrentes. Vous êtes un solutionneur d'embrouilles célèbre à Ikebukuro, et il paraît que vous êtes aussi une figure chez les gangs de jeunes. On m'a dit que vous aviez retrouvé la fille du boss des Hazawa.

Elle s'était manifestement renseignée. Mais savait-elle que lorsque j'avais retrouvé Princesse, elle était morte ? Toujours assise sur les talons, Sharon sortit quelque chose de son sac en peau d'autruche d'apparence particulièrement souple. Un livret de compte épargne et un cachet à son sceau dans un étui de cuir noir, le tout dans une pochette de plastique transparente. Elle les fit glisser sur les vieux tatamis dans ma direction. J'ouvris le livret orné d'un Snoopy en couverture. Un virement de 50 000 yens y avait été effectué tous les mois depuis la naissance de Hiroki. Plus de 120 versements y étaient enregistrés. De ces chiffres imprimés ligne après ligne émanait une force redoutable. La somme totale dépassait les six millions.

— C'est de l'argent que j'ai mis de côté pour lui en le prélevant sur mes cachets, une sorte d'assurance

pour financer ses études en cas de besoin. Prenez tout, mais sauvez mon fils.

Elle aurait beau me supplier, un kidnapping, ce n'était pas dans mes cordes. Si le but c'était l'argent, l'affaire dépassait de loin mes compétences, et si c'était un épisode de la guerre des gangs, m'en mêler était bien trop risqué. Et imaginez qu'à cause de moi Hiroki meure ?

— Je suis désolé, mais je n'y peux rien, et ce n'est pas une question d'argent. Je ne vois pas ce que je pourrais faire.

— Ce n'est pas seulement Hiroki. Je voudrais que vous sauviez aussi mon autre fils, laissa échapper Sharon en versant des larmes noires. Son mascara était en train de fondre, son fond de teint partait par plaques, son visage était un désastre. Je restai interloqué.

— Hiroki a été enlevé par son propre frère.



Sharon Yoshimura sortit de son sac une photo. Sur laquelle on les voyait tous les trois, elle, Hiroki et un type entre 25 et 30 ans, aux cheveux longs, autour d'une table dans un restaurant. Lumière chaude et tamisée des chandelles. Ils avaient tous les trois les mêmes plis aux commissures des lèvres quand ils souriaient.

— C'est mon fils aîné, Yoshimura Erito. Il est de mon premier mariage, il ne vit plus avec moi depuis mon divorce. Il a une petite boutique d'articles de sports derrière Tôkyû Hands, mais les affaires vont mal et il est harcelé par tous ceux à qui il doit de l'argent.



Elle me tendit une carte de visite. La boutique s'appelait *Physical Elite*.

— Avant, il tenait un petit restaurant, mais qu'il n'a pas non plus su gérer. C'est moi qui ai remboursé toutes ses dettes. Cette fois encore, il est venu me supplier. Et comme j'ai refusé...

Mais c'était quoi cette histoire tordue ? Ce kidnapping, c'était un numéro simulé ? Elle se tenait toujours assise devant moi et me fixait, refoulant ses larmes.

— Il vous a contactée ?

— Oui, une seule fois, pour que je ne m'inquiète pas. « Hiroki va bien. Ne dis rien à Tada. » Point final. J'ai essayé de le joindre, mais en vain. La boutique est fermée et il n'y a personne chez lui.

Si Hiroki n'était pas en danger, je pouvais peut-être faire quelque chose. Je réfléchissais.

— Ce n'est pas tant pour Hiroki que je m'inquiète que pour Erito, ajouta-t-elle. Il compte sur le fait que Tada ne prévienne pas la police, et il s'imagine que même si Tada apprend finalement que c'est lui, il lui pardonnera parce que c'est mon fils. Mais il se trompe, Tada est tout sauf un tendre. Erito recevra une correction dont il gardera les traces toute sa vie, et s'il n'est pas seul dans le coup, les autres risquent d'y laisser leur peau. Tada cesse d'être humain quand il est en rage.

Qu'est-ce que j'étais censé faire face à un type pareil ? Je détestais les yakouzes, et je détestais plus encore les boss des yakouzes. Je ne voulais rien avoir à faire avec eux. Et puis, après tout, il l'aurait bien cherché, le frangin de Hiroki. D'un autre côté, ceux qui allaient y rester ne le méritaient pas. Des larmes

devenues plus pâles coulaient sur les joues de Sharon en y laissant des traînées grises.

— Je ne peux pas en parler à la police. Ni à lui, ni à ses hommes. Mes amis de la télé ne sont pas fiables. Je réfléchis à tout ça depuis hier, toute seule, et j'ai cru devenir folle. Il n'y a que vous qui puissiez m'aider. Je vous en supplie. Sauvez-les tous les deux. Erito et Hiroki. Je vous en supplie.

A la télé, elle n'hésitait pas à pousser les gens au divorce, mais chez elle, dans son propre foyer, les choses ne semblaient pas si simples. Disons que c'est le sort de tout le monde. J'ai compris que j'étais acculé en regardant cette mère pleurer. Elle venait de me passer le relais dans une course dont elle ne pouvait parler à personne. Il ne me restait plus qu'à courir de toutes mes forces. Qui aurait pu lâcher le bâton et abandonner la partie en plein milieu ?

— D'accord, je vais voir ce que je peux faire, ai-je dit sans enthousiasme.

Erreur n° 3.



J'écoutai encore Sharon pendant une heure. Après son départ, j'ai réfléchi à m'en faire péter les neurones. Comme musique de fond, j'avais choisi *Music for 18 Musicians* de Steve Reich. Ça me rappelait le cliquetis des compteurs de Hiroki. Reich, un compositeur américain contemporain. Toujours en vie. La musique contemporaine, on croit que c'est difficile, mais c'est faux. D'ailleurs les pubs à la télé n'arrêtent pas de la pomper. Des mélodies simples, jouées au piano ou au xylophone, indéfiniment répétées avec

un très léger décalage. Alors, les sons se mettent à interférer, et apparaissent des zones épaisses, d'autres plus fines, comme des rayures. Un effet de moire acoustique. C'est une musique où on n'écoute pas la mélodie mais les décalages des sons. Un peu comme ce que je raconte. Non pas des histoires, mais des décalages d'histoires qui transitent par les mots.

Hiroki, Erito, Sharon Yoshimura, Tada Mikio, Zéro Un... Je note le nom de tous ces acteurs, je souligne, je barre. Je mets par écrit toutes les informations dont je dispose, sur une seule feuille, d'une écriture serrée. Comme une marmite dans laquelle je jetterais tous les ingrédients avant de la mettre sur le feu. Petit à petit, le mélange réduit dans ma tête pour donner une épaisse mixture. Oh, bien sûr, je ne trouve pas de réponse tout de suite. Mais si je ne procède pas de cette manière, je suis incapable de faire ne serait-ce que le premier pas. C'est pénible, franchement pénible, mais c'est un moment par lequel je dois passer.

Cette nuit-là, j'ai réfléchi, et réfléchi encore, en écoutant sept fois de suite *Music for 18 Musicians*. 474 minutes. Pour finir par m'écrouler et sombrer dans le sommeil pendant que la nuit commençait à bleuir et que les cris des corbeaux retentissaient 1<sup>re</sup> rue ouest.



Le lendemain, je donnai juste un coup de main pour ouvrir le magasin et filai aussitôt. Je voulais jeter un œil sur la boutique d'Erito et sur son appart. Par acquit de conscience.

*Physical Elite* se trouvait bien là où m'avait indiqué Sharon, sur la Kawagoe Kaidô derrière Tôkyû Hands. Au deuxième étage d'un immeuble vieillot occupé au rez-de-chaussée par un marchand de vélos. J'ai pris un ascenseur imprégné d'une odeur de moisi : sur la porte, en verre renforcé par un maillage métallique, pendait un panneau *Closed*. Il y avait de la poussière sur la poignée. J'ai regardé à l'intérieur à travers la vitre.

Skateboards, BMX, frisbees, yoyos de compété. Une masse d'articles de sport colorés venus de la côte Ouest remplissait l'espace. Les affichettes maison de couleurs criardes accrochées un peu partout montraient bien quels étaient les goûts du patron. Bien entendu, il n'y avait personne. Je redescendis au rez-de-chaussée et m'adressai au type qui était en train de monter un VTT Cannondale.

— Ils sont fermés depuis quand, chez *Physical Elite*? Je leur avais pourtant commandé une selle de BMX.

— T'as déjà payé? me demande le type.

Je fais non de la tête.

— Laisse tomber alors. C'est fermé depuis la fin du mois dernier. Des recouvreurs de dettes traînent tout le temps dans le coin, c'est pas bon pour nous non plus.

Je me rendis aussi chez Erito. Otsuka, arrondissement de Bunkyo-ku, juste à côté d'Ikebukuro Est. Un immeuble plutôt luxueux, dans un quartier verdoyant à l'est de l'enceinte du temple Gokoku-ji. J'ai attendu devant la porte qu'un habitant sorte. Au bout d'un moment, j'ai vu une petite vieille genre distingué, avec les cheveux teints en mauve pâle, s'approcher de moi à travers le hall d'entrée.

— Bonjour ! ai-je lancé gaiement en lui tenant la porte à interphone.

Elle rit aussi. Victoire de mon irrésistible sourire. Je prends l'ascenseur jusqu'au troisième. Appartenance 306. Je me plante devant la porte peinte en brun foncé. Personne dedans. Toutes ces portes d'appart en enfilade dans les couloirs paraissent interchangeables, mais pour une raison mystérieuse, on sait s'il y a quelqu'un derrière ou pas.

Je jetai un rapide coup d'œil sur le chambranle de la porte. Tout en bas à droite, un cheveu était collé sur une étroite bande d'adhésif d'emballage. Le cheveu serait arraché si quelqu'un ouvrait la porte pour entrer dans l'appart. Comme chez Toshima Development ils n'étaient pas encore au courant pour Erito, c'étaient sûrement les recouvreurs de dettes.

Aucun doute, il était traqué, le frangin de Hiroki.



Deux visages familiers m'attendaient quand, de retour d'Otsuka, je traversai West Gate Park. Le chien de chasse et sa brute d'acolyte. Ils déparaient complètement dans cet Ikebukuro qui se préparait pour Noël. En me repérant, ils changèrent de mine et se précipitèrent vers moi. Je me demandai si je ne ferais pas mieux de fuir, mais ça m'aurait rendu encore plus louche. Du coup, j'étais condamné à discuter avec eux au beau milieu de la place. Au grand désespoir de mes fans qui me verraient en pareille compagnie.

— Hé, Majima, le patron veut te voir. Suis-nous, dit le chauffeur alias Chien de chasse.

Son ton manquait vraiment de classe, mais il avait quand même l'air d'essayer de se contrôler. Bizarre.

— C'est un ordre ou une invitation ?

Acolyte faillit de nouveau se jeter sur moi, mais Chien de chasse le retint d'un simple regard. Y a pas à dire, il avait de la présence. Même qu'il commençait presque à m'être sympathique, le ouah ouah. Bizarre aussi.

— On va dire que c'est une invitation, répondit-il presque embarrassé. Les types qui ont enlevé le petit ont appelé hier soir. Je ne sais pas pourquoi, mais il paraît que Hiroki veut te parler. Ils doivent rappeler aujourd'hui à quinze heures. Tu veux bien venir ?

Il était déjà quatorze heures trente passées. Pas de quoi s'étonner si ces deux-là paniquaient. Puisque c'était Hiroki qui me demandait, je ne pouvais évidemment pas refuser.

— Bien sûr, je viens.

Le chauffeur acquiesça, puis eut un timide sourire. Un chien de chasse qui sourit !



On me fit à nouveau monter dans la Mercedes pour quelques minutes. Jusqu'au siège de Toshiba Development, à Ikebukuro Honchô, près du tribunal d'instance. Un immeuble de hauteur moyenne, tranquille, avec de petites fenêtres, qui se fond dans le paysage. Le passant lambda n'y verrait qu'une quelconque entreprise de bâtiment.

N'empêche qu'il y avait un interphone à l'entrée, alors que c'était supposé n'être qu'un immeuble de bureaux. Le verre dépoli de la porte automatique

était-il pare-balles ? Je suivis le chauffeur en silence. L'ascenseur s'arrêta au dernier étage. La porte s'ouvrit sur un couloir aux lumières tamisées. Moquette moelleuse sous les pieds. La porte en bois aux belles veines sur laquelle se trouve la plaque *Bureau du président* rendit un son métallique quand le chauffeur frappa.

— Excusez-moi. Voici votre invité.

D'un seul mouvement il tire la porte et baisse les yeux pour ne pas regarder à l'intérieur ; il garde cette position en me laissant passer.

— Entrez, me dit-il.

Un chien de chasse bien élevé.

Je pénétrai dans la pièce. Au fond, près de la fenêtre, un gigantesque bureau au moins aussi vaste qu'un lit double. Devant, un canapé et des fauteuils. Les regards des cinq personnes assises dans le canapé huit places se concentrent sur moi. Seul visage connu, celui de Sharon Yoshimura. Les autres ? Pas des bons pères de famille. Ça se reconnaît au coup d'œil qui vous cloue sur place.

Sur la table basse, un téléphone mobile comme abandonné là. Deux câbles y sont reliés. Les regards, qui avaient convergé un instant vers moi, retournent vers le mobile.



— Mon mari, Tada Mikio, président de Toshima Development, me dit Sharon Yoshimura en me saluant d'un petit signe de tête.

Tada, assis seul dans un canapé une place, était d'âge moyen et plutôt petit. Il avait tombé la veste et

retroussé les manches de sa chemise blanche. Petite tête, et traits en conséquence. Ses chaussures, sa montre, sa ceinture, tout paraissait petit. Mais de toute sa personne émanait une froideur glacée, aussi tranchante qu'un éclat de verre qui viendrait de se briser. Mieux valait ne pas ignorer ses consignes. Je comprenais pourquoi ses sbires étaient en train de s'activer comme des malades. Comment les types appartenant à cet autre monde parviennent-ils à dévoiler aussi impudemment une vraie nature que les gens normaux s'évertuent à tenir cachée ? Tada me regardait avec la considération qu'il accorderait à une vermine.

— Assieds-toi. Il paraît que tu es le seul ami de Hiroki. Parfois, il dit des choses inattendues. Il demande à te parler. Ce que je te demande, c'est de prolonger la conversation et d'essayer de soutirer le maximum d'informations. Compris ?

Il ne laissait pas transparaître la moindre parcelle de l'inquiétude qu'un père aurait dû éprouver pour son fils unique. Il n'ajouta pas un mot et se désintéressa totalement de moi. Il parlait à voix basse avec le vieux assis à proximité. Lorsqu'elle croisa mon regard, Sharon détourna aussitôt les yeux comme pour s'excuser.

L'horloge murale indiquait trois heures moins cinq. Je me joignis à la séance de contemplation admirative du mobile posé sur la table.



A trois heures pile, la sonnerie électronique du mobile retentit dans cette pièce trop chauffée. Le plus



jeune des individus entourant la table bondit pour enclencher le bouton enregistrement du magnéto, et le vieux mit des oreillettes. Ils firent tous les deux un signe à Tada. A la quatrième sonnerie, Tada prit lentement l'appareil.

— C'est moi.

Sharon le regardait, l'air inquiet. Nous n'entendions pas la voix de son interlocuteur. Tada parlait avec le plus grand sang-froid, comme s'il était simplement en train de mener une tractation commerciale. Combien, où, l'état de la marchandise ? Le temps me parut très long, mais en réalité il n'avait pas dû s'écouler plus de trois ou quatre minutes. Tada me jeta un coup d'œil.

— Oui, le jeune est là. Passez le téléphone à Hiroki, dit-il.

Il me tendit le sien. Il arracha les oreillettes au vieux et en enfonça une dans son oreille droite. Je parlai en direction de l'orifice de la taille d'un trou fait avec la pointe d'un portemine qui s'ouvrait sur le bas de l'appareil.

— Hiroki ? C'est moi, Makoto. Tu vas bien ?

— Ouais, ça va.

La voix de Hiroki me parvenait au milieu de bruits parasites. J'entendais aussi en arrière-fond le cliquetis d'un compteur. Après un intervalle quasi imperceptible, Hiroki se mit soudain à hurler :

— Oh ! Oh ! Oh ! J'ai plus de médicaments, je me sens un peu bizarre !

— Qu'est-ce qui se passe ? criai-je à mon tour, affolé.

— Oh ! Oh ! J'sais pas pourquoi, j'ai faim. Makoto, quand tout ça sera fini, on ira manger tous les deux.

Et Hiroki, surexcité, de débiter à toute allure :

— Manger de la dorade au resto de sushis Kozô, une pizza basilique au Pizza-la, un filet-O-fish au Mcdo, un beignet choco chez Mister Donut.

Et de ce débit fou, il répète et répète désespérément les mêmes mots. Et tout d'un coup, comme frappé par la foudre, je me suis souvenu ! Sa manière de mémoriser les chiffres ! Il faisait semblant de ne pas être bien pour me transmettre un numéro ou quelque chose de ce genre. C'était un message que j'étais le seul à pouvoir capter. Je me masquai les yeux de la main pour que Tada ne se rende compte de rien. Et je fis semblant de paniquer.

— Hiroki, hé, t'es sûr que ça va ?

— Oh ! Kozô, Pizza-la, Mcdo, Mis Do. Oh ! Kozô, Pizza-la, Mcdo, Mis Do. Oh ! Kozô, Pizza-la, Mcdo...

La communication avait été brutalement coupée. Tada retira son oreillette et me dit d'un air dégoûté :

— C'est quoi ça ?

Je détournai les yeux craintivement et répondis que je n'y comprenais rien. Que parfois, Hiroki avait des crises comme ça quand il était à court de médicaments. Sharon Yoshimura, toujours assise sur son canapé, serrait les poings à s'en faire blanchir les phalanges.

Je me suis rappelé ce qu'elle m'avait raconté la veille au soir. Que Hiroki n'aimait pas les plats maison que lui préparait la femme de ménage, et que si sa mère n'était pas là il préférerait sortir dîner dans un fast-food tous les soirs. Ces tristes dîners lui avaient inspiré sa manière très particulière de mémoriser les chiffres. Impossible de savoir où se nichent en définitive le bonheur ou le malheur.

Je contemplai distraitement ce bureau présidentiel dont l'agitation évoquait l'effervescence d'une ruche. A la maison, j'avais une bande sur laquelle j'avais enregistré Hiroki, avec l'idée de m'en servir pour rédiger ma prochaine chronique. J'aurais souhaité me tirer au plus vite, mais je fis mine d'attendre les instructions, l'air ahuri. Tada se rendit compte au bout d'un moment que j'étais toujours là. Sans un mot, sans un remerciement, il me désigna la porte du menton.

L'un de ses sbires me mit dehors avec tous les ménagements imaginables. Arrivé sur la Kawagoe Kaidô, je hélai aussitôt un taxi. Je ne voulais ni marcher ni prendre le train. Je voulais que mon cerveau soit le moins secoué possible.

Oh, Kozô, Pizza-la, Mcdo, Mis Do.

La formule magique qui donnait accès aux chiffres parcourait ma tête en tous sens.



Je descendis du taxi au niveau du portique miteux planté à l'entrée de la 1<sup>re</sup> rue ouest, pour me diriger à pas rapides vers le magasin. Je n'aurais jamais eu le courage de me faire déposer juste devant chez nous. Pour ma mère, j'étais bien trop jeune pour me payer le luxe d'un taxi.

Je grimpai en courant l'escalier qui se trouve à côté de la boutique. Je m'installai à ma table dans ma petite piaule, sortis mon walkman et plusieurs enregistrements. Je me repassai plusieurs fois celui de Hiroki pour fabriquer un tableau de correspondance des chiffres et des chaînes de fast-food.

Je ne savais pas à quoi correspondait le Oh, mais les sushis Kozô c'était le 5, Pizza-la le 4, Mcdo le 1, et Mister Donut le 6.

O5416 !

Écrit comme ça, ça crevait les yeux. Un numéro d'immatriculation. Par chance, ceux qui commencent par O correspondent à des voitures de location. Je sortis du tiroir d'en haut de mon bureau, celui qui ferme à clef, le livret de Sharon Yoshimura. Je me précipitai hors de la chambre et dévalai l'escalier.

Dans le magasin, ma mère, vêtue d'une doudoune blanche, me regarda repartir d'un air consterné.



Je sautai de nouveau dans un taxi. Je me fis conduire cette fois de l'autre côté de la gare, au Denny's de la sortie est. Zéro Un devait comme d'habitude s'y trouver assis à attendre le message divin. Le taxi monta la pente douce qui mène au pont enjambant les voies de chemin de fer. A travers la vitre je voyais des panneaux publicitaires de films et de boîtes à sexe. Un ciel d'hiver pavé d'éclats de glaçons s'étendait au-dessus du pont. Au-delà, on rejoint la Kawagoe Kaidô, pour parvenir au carrefour à cinq branches devant la sortie est de la gare. Le taxi s'engagea ensuite dans l'avenue Kasuga, et s'arrêta devant une agence NTT.

Je payai, coupai à travers l'avenue, et entrai dans le resto. Zéro Un occupait la place d'honneur tout au fond, au bord de la fenêtre. Il eut un petit sourire en m'apercevant. Je m'assis en face de lui.

— Je t'attendais. Prends ce que tu veux, c'est moi qui régale les clients, me dit-il.

Une serveuse vint aussitôt prendre la commande. Vêtue plutôt léger malgré le plein hiver. Je demandai un chocolat chaud.

— Je cherche une voiture de location. Voilà son numéro. Je suis preneur de toutes les infos que tu pourras trouver.

Je lui tendis le bout de feuille que j'avais arraché à mon cahier. Il le prit et me jeta un regard en coin.

— L'argent ?

Je lançai sur la table le livret de Sharon.

— Tout ce que tu voudras. Mais c'est très urgent.

Là-dessus, je rangeai le livret, et m'apprêtais à repartir quand Zéro Un fit non de la tête.

— Reste là.

— Tu peux me trouver quelque chose tout de suite ? dis-je, surpris.

Je pensais qu'il lui faudrait du temps pour s'introduire dans le système informatique de la compagnie de location de voitures. Zéro Un me répondit de sa voix de fuite de gaz, tout en tapotant sur le clavier de l'un de ses ordis. C'est Dark Vador, ce mec ?

— Tu ne connais décidément rien aux ordis. Bien évidemment, je m'introduis d'avance dans tous les systèmes qui pourraient me fournir des informations monnayables pour me procurer le code source des systèmes d'exploitation. Sinon, pourquoi est-ce que je passerais mon temps à faire mumuse avec mon clavier ? Hacker, ça prend du temps en préparatifs. Les résultats, on les obtient immédiatement.

Moi, je me contente d'utiliser mon Mac pour faire du traitement de texte. Je ne connais rien de rien au hacking.

— Comment as-tu su que Hiroki allait être enlevé ?

— J'ai juste parlé de risques potentiels. Je te le dis gratos, mais les prêteurs du coin et les boîtes de financement m'ont transmis une demande commune de renseignements sur Yoshimura Erito. Le frangin de Hiroki est englué jusqu'au sommet du crâne dans de l'argent pourri. A peine si en tendant le bras bien haut, sa main émerge de la boue. Et les sources de fric qui se trouvent à sa portée, c'est Sharon, sa mère, et...

Zéro Un ferma à moitié ses yeux de verre gris comme s'il s'ennuyait profondément, en continuant à tapoter sur son clavier.

— ... Tada de chez Toshima Development. Là-dessus, comme c'est un débile fini, je me suis dit qu'il tenterait peut-être le tout pour le tout. D'où les risques dont je t'ai parlé.

Sur ces mots, il tourna vers moi son écran éblouissant à cristaux liquides. La page blanche était remplie d'un listing serré. Et une seule ligne clignotait. Locations Jôtô, succursale Ikebukuro Est, marque Mitsubishi, modèle Delica monospace, année de fabrication 1998, couleur blanc perle, immatriculation Nerima 27 O-54-16. Elle était en location depuis vendredi dernier. Je pris une serviette en papier et notai tout ça.

— Je t'avais bien dit que ça ne prendrait pas longtemps, me dit Zéro Un.

Je le remerciai et quittai le resto. Même un type aussi doué était condamné à attendre. Pas étonnant qu'il ait dressé des antennes sur son crâne. Recevoir un message à destination de son âme semblait bien plus ardu que n'importe quel hacking.